



Une rencontre avec l'Histoire

*La ferme de Paul en Provence, et (à droite)
Paul lui-même. Photographie : Martin Laberge*

Faire de l'histoire c'est une affaire de rencontres. Malgré l'imaginaire de l'historien, comparant son labeur à celui d'un artisan œuvrant seul dans son atelier, l'aboutissement de son travail est rarement un effort individuel. À preuve, les remerciements de rigueur qui accompagnent nécessairement la plupart des productions historiques.

D'ailleurs, pour la plupart d'entre nous, le début du parcours dans les méandres de l'histoire débuta par la rencontre de professeurs inspirants ou de témoins d'événements historiques marquants. Chemin faisant, ces rencontres se sont multipliées au gré des nouvelles étapes de l'apprentissage du métier d'historien : entre étudiants, avec son ou sa directeur/trice de recherche, au moment des recherches de sources et, par la suite, entre l'historien et ses lecteurs.

Cependant, ces rencontres ont comme espace commun l'histoire en tant qu'activité intellectuelle. Même si les historiens se rappellent régulièrement que les sources qu'ils consultent furent produites par des individus de chair et d'os, l'historien a parfois tendance à oublier que ses sujets de recherche n'ont pas une existence indépendante de ses acteurs. D'ailleurs, l'histoire académique, en conceptualisant et problématisant ses objets de recherche, peut masquer ce que nous pourrions qualifier de part d'humanité de son sujet. Marc Bloch avait souligné ce travers qu'on rencontre chez l'historien. « Derrière les traits sensibles du paysage, les outils ou les machines, derrière les écrits en apparence les plus glacés et les institutions en apparence les plus

complètement détachées de ceux qui les ont établies, ce sont les hommes que l'histoire veut saisir. Qui n'y parvient pas ne sera, au mieux, qu'un manœuvre de l'érudition. Le bon historien, lui, ressemble à l'ogre de la légende. Là où il flaire la chair humaine, il sait que là est son gibier »¹. L'injonction de Bloch rappelle que ce sont les hommes qui portent l'histoire.

La ferme de Paul rappelait également le mode de vie typique des paysans français : l'espace de séjour principal était composé d'une pièce qui servait à la fois de cuisine, de salle à manger, d'espace de visionnement télé. Un décor digne d'un documentaire de Raymond Depardon!

Dans mes cours d'histoire de l'Europe, je consacre une part importante à l'analyse des sociétés paysannes des périodes moderne et contemporaine. Mes étudiants, comme ceux de la majorité de nos institutions, proviennent majoritairement de milieux urbains. Ils ont une idée relativement floue du mode de vie paysan et de la nature du travail tel qu'il était effectué avant sa mécanisation. Décrire les modes de vie, la nature de la socialisation ou du travail est avant tout un exercice d'abstraction.

¹ Marc Bloch, *Apologie pour l'histoire*, dans Marc Bloch, *L'Histoire, la Guerre, la Résistance*, Paris, Gallimard, 2006 [1946], p. 866.

Heureusement, une rencontre avec l'Histoire, incarnée par un individu, leur propose une autre compréhension de ce phénomène historique.

Guy, un ami très cher, possède une maison de campagne en France dans le Massif central. Il restaure patiemment une ancienne ferme dont les origines remontent au XVIII^e siècle. Cette maison, typique de la région, a appartenu à son grand-père. Lors d'un séjour en France en 2011 j'ai rencontré Paul pour la première fois. Doyen du village, il y a passé sa vie. Né dans les années vingt, il a eu une vie comparable à celle d'autres agriculteurs de sa génération ; cette génération qui connut le passage d'une agriculture fonctionnant principalement à l'aide de l'énergie humaine et animale vers celle qui vit l'introduction de la motorisation.

Paul était porteur de certaines habitudes villageoises peu connues en Amérique du Nord. Par exemple, il avait planté, dans sa jeunesse, plusieurs pruniers sur les parcelles communes du village. Comme à l'époque médiévale ou moderne, la production de prunes ne lui était pas exclusive, mais elle était partagée entre les membres de la communauté qui pouvaient en faire l'usage. Dans le cas de Paul, cette récolte servait à produire, entre autres, une gnôle artisanale aux subtils arômes de prunes. La ferme de Paul rappelait également le mode de vie typique des paysans français : l'espace de séjour principal était composé d'une pièce qui servait à la fois de cuisine, de salle à manger, d'espace de visionnement télé. Un décor digne d'un documentaire de Raymond Depardon! J'ai reconnu, dans sa maison de ferme, ce que j'avais lu dans l'ouvrage de Martine Ségalen, *Mari et femme dans la société paysanne*². Une rencontre avec Paul me permettait de comprendre la perspective du temps long de l'histoire paysanne que proposait Georges Duby.

L'événement marquant de cette rencontre avec Paul eut lieu en octobre 2012 : Paul m'invita à une séance de battage de grain – dans ce cas du seigle – au fléau. Guy avait certainement manigancé l'événement et je lui en suis extrêmement reconnaissant. Pendant un moment, j'eus l'impression de voyager dans le temps et de me retrouver au XIX^e siècle. Du moment où Paul débuta le battage, une évidence apparut : il ne s'agissait pas d'une démonstration folklorique ou d'une reconstitution historique, la précision du geste, l'élégance des mouvements et surtout l'ap-

parente facilité d'exécution du battage trahissaient une maîtrise parfaite du travail. Lorsqu'il était jeune, Paul faisait la tournée des fermes au moment des récoltes et du battage du grain. Les gestes qu'il avait acquis avaient été répétés d'innombrables fois dans sa vie. En outre, sa gestuelle trahissait un apprentissage et une technique bâtis sur une longue expérience transmise de génération en génération.

Le clou de la démonstration fut sans aucun doute la formation d'une gerbe avec les tiges de seigles. La gerbe, avec sa forme caractéristique, est une évocation historique familière des récoltes de céréales avant l'introduction de la mécanisation. Encore une fois, la nature du geste – sa rapidité, sa précision, sa facilité d'exécution – était encore plus impressionnante que le battage du grain. La gerbe que forma Paul était identique à celles qui se trouvaient déjà dans sa grange, même taille, même forme, même quantité apparente de tiges. Toutefois, le geste le plus surprenant fut l'utilisation de tiges de seigle en guise de liens pour retenir la gerbe. Le coup de genou pour serrer le nœud qui lie les brins et la liaison de ceux-ci réalisée par un tour de main, digne d'un magicien, au moyen d'une simple bielle en bois furent les aspects les plus inattendus de la démonstration. Paul était l'évidence même de l'évolution historique du monde paysan. Il était fier de son savoir-faire et de sa maîtrise technique, toutefois, il ne regrettait pas la mécanisation du travail qui le rendait moins accablant.

J'ai filmé la démonstration de Paul et elle est maintenant l'un des moments forts de mes cours d'histoire de l'Europe moderne et contemporaine. Les étudiants sont fascinés par l'exécution des gestes et la constatation qu'on récoltait ainsi des hectares de champs de céréales du Moyen-âge jusqu'au milieu du XX^e siècle. Ils sont également surpris par l'enregistrement des différents sons générés par le battage et le façonnage des gerbes. Bref, le visionnement de ce film leur permet de rencontrer chez Paul l'histoire du monde paysan européen.

Au-delà de la question des rencontres en histoire, vous aurez peut-être compris que cette chronique avait un autre objectif : remercier Paul et Guy de m'avoir permis de rencontrer, par cette extraordinaire journée d'octobre 2012, l'histoire pluriséculaire du monde paysan. Moment d'autant plus privilégié que Paul est décédé en avril dernier, emportant avec lui les gestes qu'il avait hérités du passé.

Martin Laberge

Secrétaire de la langue française

² Martine Ségalen, *Mari et femme dans la société paysanne*, Paris, Flammarion, 1980.